

---

# La conscience

Une revue rapide des différents sens de conscience fait directement apparaître trois sens principaux à ce terme :

- on peut d'abord parler de *conscience spontanée*, que l'on définira comme le fait d'être présent à soi et au monde ; en ce sens, à l'inverse de celui qui a « perdu conscience », celui qui « est conscient » réagit aux sollicitations extérieures, et peut avoir des attitudes autonomes ;
- en deuxième lieu, il faut envisager la *conscience réfléchie*, qui renvoie au sens étymologique du terme (du lat. *cum-scientia*, avec-science) ; la conscience réfléchie est le propre de celui qui « se rend compte », « s'aperçoit » : elle désigne un savoir ;
- en dernier lieu, il faut parler de *conscience morale* : le propre de celui qui a « bonne – ou mauvaise – conscience », ce n'est pas seulement de *savoir* ce qui se passe, c'est aussi de *porter un jugement* à ce sujet.

Comme tels, les trois sens de la conscience supposent une progression : on ne peut arriver au troisième sens de conscience sans passer par les deux premiers, chaque sens de conscience présupposant ceux qui le précèdent.

Si le plus bas degré de la conscience est la conscience spontanée, il faut décider à qui il convient de l'accorder : on verra que, malgré notre tentation de le réserver aux seuls hommes, ce sens peut englober l'ensemble du vivant, y compris les végétaux. Il faudra ensuite s'interroger sur ce qui caractérise la conscience réfléchie, et jusqu'à quel point elle suffit à caractériser celui qu'on appellera alors le sujet : en d'autres termes, la conscience suffit-elle à définir le sujet, et ne faut-il pas envisager l'hypothèse de l'inconscient ? On pourra terminer alors en abordant l'analyse de ce mode si particulier de la conscience qu'est la conscience morale.

## 1. La conscience est le propre des êtres animés

### *Conscience et animation*

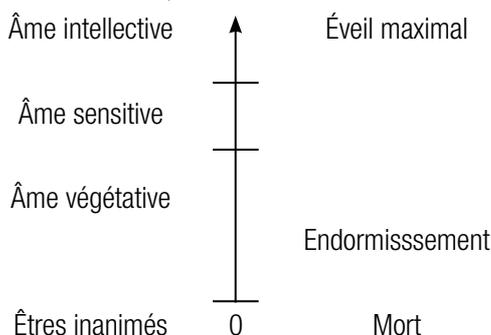
Au sens de conscience spontanée, la conscience est à rapprocher du concept d'animation. De même que nous disons de quelqu'un d'inconscient qu'il est inanimé, de même nous pourrions supposer une forme de conscience, même primitive, chez tous les êtres dits animés : chez la pierre, et les autres objets que je qualifie d'ina-

nimés, je ne supposerais jamais une conscience. Mais il en va autrement chez les êtres animés : ils montrent une sorte de présence au monde qui ne se manifeste jamais dans la pierre ; ainsi taper dans une pierre ne la fait pas crier ; l'animal, si ; d'elle-même, une pierre ne produit aucun mouvement ; l'être animé, si.

Derrière l'idée d'animation, il y a, étymologiquement, l'idée d'âme (du lat. *anima*, l'âme). Ce concept suggère que l'être animé est celui dont je ne peux m'expliquer le comportement sans supposer en lui un esprit, l'âme, qui le commande. Il n'y a d'ailleurs pas de raison de réserver une telle capacité aux seuls *animaux* : un arbre réagit aux agressions : son écorce cicatrise ; il réagit aux saisons, en perdant son feuillage et en le faisant repousser ; en d'autres termes, il manifeste, comme l'animal, mais sur un mode sans doute généralement plus confus, cette interaction avec le monde qui caractérise l'animation.

### L'échelle des êtres selon Aristote et la théorie des âmes .....

Aristote, dans son traité *De l'âme*, a théorisé les différentes sortes d'âmes qu'il faut supposer chez les êtres vivants si l'on veut rendre compte de leur présence au monde. Cette hiérarchie a servi de base aux philosophes du Moyen Âge pour se représenter l'échelle des êtres, c'est-à-dire la hiérarchie des êtres naturels.



Au niveau de l'inanimé se trouve le monde minéral. L'entrée dans la vie (l'animation) correspond au monde végétal : à ce niveau, il faut attribuer aux êtres une âme *végétative*, qui se caractérise par la possibilité de la nutrition et de la reproduction. Le perfectionnement de la vie mène ensuite au monde animal : il se caractérise, en plus de la possession de l'âme végétative, par l'apparition d'une âme *sensitive*, qui permet deux fonctions nouvelles : la sensation, plus ou moins développée, et la motricité ; enfin, au-dessus du monde animal, il faut placer l'homme qui, en plus de l'âme végétative et de l'âme sensitive, acquiert un troisième type d'âme, l'âme *intellective* qui lui permet de raisonner. Au-dessus de l'homme, on quitte la nature au sens aristotélicien du terme pour rejoindre les êtres divins.

.....

Le propre de l'échelle des êtres est de nous proposer une lecture continue de l'éveil de la conscience. Aux plus bas degrés de l'âme végétative, on est dans un engourdissement proche de la mort. Aux plus hauts degrés de l'échelle, au contraire, l'éveil est maximal. Mais Aristote ne place pas de frontières étanches dans son échelle : un animal qui hiberne rejoint l'endormissement qui est celui de la plante ; et bien des plantes, comme par exemple la plante carnivore, très réactive à son environnement, pourront apparaître plus éveillées que certains animaux. Le célèbre éthologue Jacob von Uexküll a montré, dans *Mondes animaux et monde humain*, comment la vie d'un insecte comme la tique se limite à trois déterminants seulement : la perception de la lumière, qui pousse la tique à se placer en hauteur sur les végétaux pour attendre sa proie ; la perception de l'acide butyrique dégagé par les glandes sudoripares des mammifères, qui l'amène à se laisser happer par sa proie ; la perception de la chaleur, qui lui fait s'enfoncer dans les poils de celle-ci jusqu'à atteindre la peau, où elle se fixera, s'emplira de sang, se détachera et mourra après avoir pondu. On voit qu'un tel insecte (certains ont été conservés des dizaines d'années en laboratoire en état d'inaction complète) est à maints égards moins actif que bien des plantes.

L'homme lui-même ne peut prétendre être toujours au-dessus de l'animal : s'il l'est en droit, par la possession de l'âme intellectuelle, il ne l'est pas toujours en fait, car il ne réfléchit pas sans cesse ; un prédateur à l'affût, attentif au sens du vent, aux odeurs, à ses moindres mouvements pour éviter tout bruit susceptible d'alarmer sa proie, atteint un degré de conscience du monde que l'homme est loin d'avoir en permanence.

Bergson rejoindra l'intuition aristotélicienne lorsqu'il dira que « la conscience est coextensive à la vie » (*La Conscience et la Vie*). En son premier sens, la conscience se manifeste par une capacité à ressentir le monde et soi-même que l'on n'est pas en droit de refuser au moindre être vivant, même le plus primaire. Dès les premiers degrés de la vie, il y a bien une forme de présence au monde, certes confuse et engourdie, mais réelle.

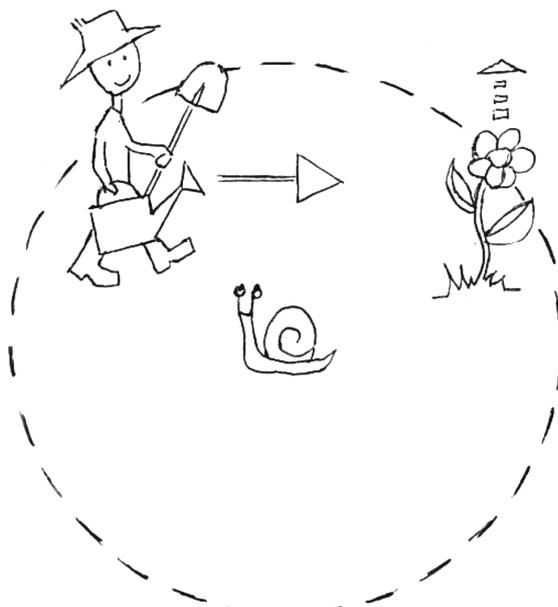
### *Le degré de conscience dépend de la capacité à percevoir*

Comme le suggère l'échelle des êtres aristotélicienne, le degré de conscience est intimement lié à la sensation : si les végétaux ont une conscience plus confuse que les animaux, c'est qu'ils ne possèdent pas, à l'inverse de ces derniers, d'organes de sensation différenciés ; ainsi, s'il est indéniable qu'ils sentent la lumière et la chaleur, comme le prouve leur façon de réagir au retour du printemps, on ne peut assigner d'endroit précis par lesquels ils toucheraient ou ils verraient ces phénomènes – à l'inverse de l'animal.

Les sens sont ainsi la porte ouverte sur le monde des êtres conscients. On définira la sensation comme la modification des organes sensoriels, par l'action des phénomènes extérieurs : la vue, c'est l'action des ondes lumineuses sur notre œil, l'ouïe, l'action des fréquences sonores sur notre oreille (etc.). On parlera de perception à partir du moment où la conscience atteint la capacité à s'approprier cette matière et à la traiter comme une information : comme l'avaient déjà vu en effet Platon (*Théétète*) et Aristote, l'âme opère sans cesse des synthèses perceptives entre ses différentes sensations ; un même objet met en jeu différentes sensations (son, vue, toucher, etc.), et il faut un travail continu pour les associer entre elles : c'est dans ce travail de synthèse multisensorielle que se constitue activement notre image de la réalité.

### Le rôle de la sensation pour la conscience : l'homme et l'escargot.....

Les modalités de la conscience seront directement fonction de la sensation qui nous est donnée. Un exemple simple nous le montrera : von Uexküll rappelle que l'escargot ne perçoit que trois images à la seconde ; il voit donc environ dix fois moins « vite » que l'homme. Si l'on ajoute à cette vitesse de sensation son périmètre de vision, forcément réduit, compte tenu de sa taille, il devient évident que le jardinier et l'escargot, qui évoluent pourtant dans le même espace, ne perçoivent absolument pas le même monde ; le jardinier se déplace trop vite autour de l'escargot pour que celui-ci le perçoive correctement ; à l'inverse, l'escargot verra des modifications des plantes qui sont trop lentes pour que le jardinier les voie s'accomplir en temps réel : il ne les voit que par intervalles discontinus, lorsqu'il regarde à nouveau la plante et s'aperçoit qu'elle a poussé.



*Dans le périmètre de vision de l'escargot, le jardinier qui ne fait que passer pour arroser la plante passe trop vite pour que l'escargot l'aperçoive bien. En revanche, il verra peut-être des modifications des plantes qui sont trop lentes pour que nous les remarquions directement.*

Les sensations définissent donc directement le monde dans lequel nous vivons. L'homme dispose comme on sait de cinq sens (vue, ouïe, toucher, goût, odorat). Cette richesse sensorielle indéniable pourrait être cependant améliorée: rien qu'au plan de la vision, on pourrait souhaiter voir les infrarouges comme certains animaux (crotales), avoir une meilleure vision périphérique (cheval), une meilleure acuité (rapaces) ; on pourrait souhaiter avoir, comme le chien, une ouïe sensible aux ultrasons, un odorat quatre cent fois plus développé, etc.

Plus mes sens sont réduits, et plus ma vie consciente s'appauvrit. Mais il faut dire aussi que le type de sensation qui nous est donné définit directement le monde qui sera celui de la conscience. Si nos animaux domestiques s'affolent à l'approche de l'orage, c'est qu'ils ressentent des phénomènes que nous ignorons : *à tel type de perception, tel monde*. Dès que l'on analyse ainsi le lien de la conscience à la sensation et à la perception, le problème de la conscience finit par aboutir sur un problème fondamental : qu'est-ce que c'est exactement que le monde, si chaque conscience, humaine comme animale, vit dans son monde, irréductible à tout autre ?

---

### *La co-naissance de la conscience et du monde*

En fait, il faut parler d'une co-naissance de la conscience et du monde : cela signifie qu'en même temps que le monde apparaît à la conscience, la conscience s'éveille au monde. Si notre image du monde est étroitement dépendante des synthèses perceptives que nous pouvons réaliser, il est clair aussi que ces synthèses perceptives sont le fruit d'un apprentissage. Le nourrisson ne sait pas encore associer des images et des sons, par exemple : la voix de sa mère le rassure, mais de toute façon il ne sait pas encore accommoder correctement sa vision pour suivre son image en tous points de la pièce ; le nourrisson ne voit, au départ, qu'à moins d'un mètre, et il devra déjà apprendre à reconnaître que les objets qui passent régulièrement dans son champ de vision sont ses propres mains ! Il lui faudra donc du temps pour associer l'*image* de sa mère, au *son* de sa voix, à son *odeur* (etc.), bref, pour la constituer comme *un seul objet* renvoyant à de *multiples* sensations.

Apprendre à constituer le monde et à l'habiter est un travail qui va occuper très durablement la conscience : en fait il ne s'arrête jamais. Dans les *Rêveries du promeneur solitaire*, Rousseau décrit un état de conscience totalement passive qui lui arrive après avoir subi un accident : il voit du sang couler sans s'apercevoir que c'est le sien. Cet exemple montre combien le « monde » serait incompréhensible et inhabitable pour la conscience si elle ne s'attachait pas à lui donner une cohérence par des efforts permanents de synthèse. Il y a donc bien co-naissance : le monde s'ouvre à la conscience en même temps que celle-ci s'éveille au monde, et c'est par son effort que le monde acquiert consistance.

## II. L'Homme possède la conscience réfléchie

### *La conscience humaine se détache de la conscience animale par la réflexion*

Alors que l'animal ne se sépare pas de la nature, l'homme accède à la conscience réfléchie : comme l'a remarqué Kant, celle-ci se caractérise, dans le langage, par la capacité à dire « je » : « Posséder le Je dans sa représentation : ce pouvoir élève l'homme infiniment au-dessus de tous les autres êtres vivants sur la terre. Par là, il est une personne » (*Anthropologie du point de vue pragmatique*).

Ce que marque en effet la capacité à dire « je », c'est-à-dire le fait d'être sujet, c'est le passage de la conscience comme un simple sentiment (de présence au monde et à soi) à la conscience comme véritable savoir. Dire « je », en effet, est le signe d'une prise de conscience incontestable : celle qui permet de passer de la simple *expression* naturelle, que nous partageons avec les animaux (le *cri* de la nature, qui ne dit rien de son origine), au fait de *s'exprimer* véritablement (« j'ai mal au pied »). L'avènement du langage et le fait de dire « je » marque l'entrée dans la *conscience réfléchie* : pour parler, il faut penser ; la conscience ne fait plus simplement que sentir ; elle sent et elle sait qu'elle sent.

Il est notable que l'acquisition du « je » dans le langage de l'enfant passe d'abord par ce que les psychologues appellent le stade du miroir, où l'enfant apprend à reconnaître son propre corps dans le reflet du miroir. Comme dans le reflet, la conscience réfléchie suppose un retour sur soi de la conscience : elle marque un approfondissement par rapport à la conscience spontanée puisque désormais, la conscience se regarde elle-même.

### **Je pense donc je suis : le Cogito comme découverte du sujet .....**

Pour mesurer l'importance de ce que signifie être sujet, Descartes nous invite, dans les *Méditations* ou le *Discours de la Méthode*, à faire comme lui l'expérience du doute. Si l'on y prend garde, il y a en effet de multiples raisons de douter de ce que nous croyons d'ordinaire. Nos croyances morales, par exemple : elles sont telles aujourd'hui ; n'auraient-elles pas été différentes à une autre époque ? Ne seraient-elles pas différentes si nous vivions dans un autre pays ? La confiance que nous accordons aux sens : ne nous trompent-ils pas régulièrement ? N'avons-nous pas souvent des illusions d'optique, des faux bruits (etc.) ? Quant à notre raison : qui ne s'est jamais trompé dans un calcul, un raisonnement ? Tout ce à quoi nous accordons notre confiance aveuglément s'avère, à l'occasion, douteux. Si l'on adopte, comme le souhaite Descartes, une démarche scientifique, peut-on s'appuyer sur des facultés « globalement » fiables, mais réguliè-

rement trompeuses ? Et même, si l'on adopte un point de vue extrême, n'y a-t-il pas des occasions où nous confondons la réalité elle-même avec nos rêves ? Par exemple, lorsque nous nous demandons si nous avons fait telle chose, dit telle phrase, ou si nous l'avons rêvé ? Si l'on considère la réalité dans son ensemble, qu'est-ce qui nous assure qu'elle ne pourrait pas elle-même n'être qu'un songe, à partir du moment où il nous arrive de confondre songe et réalité ? On peut douter de tout si l'on veut, nous montre ainsi Descartes.

Cependant, au cœur du doute, surgit une vérité dont, pour le coup, on ne peut plus douter : pour douter il faut être. Celui qui doute existe : ce que Descartes exprime par la formule célèbre, *Je pense donc je suis*. Cette formule, le *Cogito* (par allusion à sa traduction latine, *Cogito ergo sum*) est absolument *indubitable* : on ne peut pas en douter, même pour un sceptique forcené ; car *douter du Cogito, c'est encore refaire le Cogito*. Même au cœur du doute le plus profond, la vérité du sujet qui existe est une vérité absolue, incontournable. Descartes en fera le modèle et le maître-étalon de toute vérité : l'évidence absolue du Cogito marque l'importance de la conscience comme origine du monde.

---

### *La conscience est l'origine du monde : la phénoménologie*

Le philosophe Edmund Husserl a voulu prolonger, au XX<sup>e</sup> siècle, l'entreprise de Descartes (le titre d'un de ses ouvrages les plus célèbres, les *Méditations cartésiennes*, en atteste). Il a inventé la *phénoménologie*, une philosophie des phénomènes de conscience, qui fait retour d'abord à ce qui apparaît en premier lieu à la conscience pour comprendre ce qu'est le monde.

#### La phénoménologie .....

Pour Husserl, la conscience est non pas passive, mais active dans son rapport aux objets : elle les *visé* ; c'est ce qu'il appelle l'*intentionnalité* de la conscience : l'essence de la conscience, c'est d'être conscience *de* quelque chose. Le sujet n'existe, en effet, qu'en s'opposant à des objets. Est objet tout ce qui est, conformément à l'étymologie, *jeté devant* la conscience. Ceci est étroitement lié à l'activité de la conscience : une table, une chaise sont des objets pour moi ; mais une table n'est pas un objet pour une chaise, car la table ne va jamais contre la chaise, ni inversement.

Sera ainsi objet tout ce que la conscience reconnaît comme distinct d'elle-même : à cet égard, à chaque sensation, ce n'est pas seulement l'objet qui est en jeu que je perçois, c'est aussi la limite de mon propre corps, et par extension ma place dans le monde. Les objets aident la conscience à définir sa position dans le monde : elle se pose elle-même en s'opposant à eux.

En analysant les phénomènes tels qu'ils apparaissent à la conscience, Husserl montre le rôle constitutif que celle-ci joue à chaque instant. Dans le fil continu de phénomènes qui s'offrent à la conscience, chaque objet (un bureau, un arbre) est sans cesse intégré à un *halo de rétentions* (la persistance, par la mémoire, des phénomènes et des images qui sont apparus à la conscience) et un *horizon de protentions* (les sensations et images qu'elle anticipe). Ce fil continu touche chacun des cinq sens, pour lesquels la conscience opère des synthèses continues, et en même temps tous les sens entre eux, puisque chaque objet réel met en jeu plusieurs sens à la fois. Au seul niveau de la sensation, la conscience opère donc un travail continu de synthèses sur des séries infinies de matière sensitive, et de synthèses de ces synthèses.

L'idée de Husserl est que ce nous reconnaissons et appelons par exemple « arbre » n'est jamais donné directement dans la conscience : nous n'avons de l'arbre que des *esquisses*, des vues toujours partielles et que nous relient entre elles ; si la conscience ne synthétisait pas à chaque instant toute la matière sensitive qu'elle reçoit (visions sous différents angles et distances, sons, odeurs, touchers, etc.), jamais il ne serait possible d'affirmer l'unité de l'arbre. « L'arbre » comme tel, n'est jamais donné en une seule vue : il est un objet *transcendant* à toutes les esquisses, et dont l'unité repose uniquement sur le travail de la conscience, qui décide que ce qu'elle appelle « arbre » est le point vers lequel convergent toutes les séries de sensations qu'elle synthétise.

Ceci signifie donc que les objets ne sont jamais donnés comme tels, mais qu'ils n'existent que parce qu'ils sont constitués par l'activité intentionnelle de la conscience. Au-delà, c'est le monde lui-même qui est constitué par la conscience. Husserl nous montre que l'idée commune selon laquelle le monde a plus d'être que moi (il était là avant moi, il sera là après) est encore une idée constituée par la conscience, donc dépendante d'elle : en droit, rien n'existe avant la conscience, et ce n'est qu'une fois que celle-ci a appris à se constituer un monde qu'elle constitue, à l'intérieur de celui-ci, la croyance que le monde peut subsister sans elle. En fait, la conscience est l'origine du monde.

---

### *Autruï me fait entrer dans l'objectivité*

Toute conscience est, pour elle-même, le centre et l'origine du monde. Mais qu'est-ce qui garantit alors à des consciences forcément différentes les unes des autres qu'elles vivent bien dans le même monde ? Il faut à présent aborder le rôle d'autruï dans la constitution du monde par la conscience : seul autruï peut en effet me garantir que je ne vis pas dans un monde de délire, seul autruï peut m'aider à écarter le risque du *solipsisme* (du lat. *ipse* et *solus*, soi-même seul : le solipsisme est la théorie selon laquelle moi seul serait réel).